

LE CINCLE D'AMÉRIQUE

Il n'y a qu'un oiseau qui fréquente les chutes d'eau de la Sierra – le Cincle d'Amérique (*Cinclus Mexicanus*, Sw.). C'est un petit bonhomme singulièrement allègre et sympathique de la taille d'un merle, couvert d'un vêtement imperméable tout simple de couleur gris-bleu, avec une touche de chocolat sur la tête et sur les épaules. De forme, il a presque l'aspect rebondi et compact d'un galet ayant tourbillonné dans une marmite de géants, le contour fluide de son corps n'étant interrompu que par ses pattes et son bec puissants, le bout de ses ailes nerveuses et sa queue relevée comme celle du troglodyte.

Parmi les innombrables cascades qu'il m'a été donné de rencontrer au cours de dix années d'exploration dans la Sierra – que ce soit sur les pics glacés, dans les chaudes collines de piémont ou les profonds canyons yosémitiques de la région moyenne –, je n'en ai pas trouvé une seule qui n'avait pas son Cincle. Nul canyon n'est trop froid pour ce petit oiseau ; aucun, trop isolé, pourvu qu'il soit riche en chutes d'eau. Trouvez-en une, ou une cascade, ou des rapides impétueux sur un clair ruisseau : à coup sûr, vous trouverez là le Cincle qui va avec, en train de voler dans le poudrin, de plonger dans les tourbillons spumeux ou de tourner comme une feuille parmi les bulles d'écume – toujours plein de vigueur et d'enthousiasme, quoique peu communicatif, sans jamais rechercher ni fuir votre compagnie.

Si, alors qu'il barbote çà et là dans les maigres des bords, il est dérangé, soit il s'envole avec un rapide bruissement vers d'autres endroits où il se nourrit en amont ou plus bas, soit il va se poser sur un rocher à demi recouvert ou une souche émergeant du courant; et aussitôt le voilà qui se met à hocher le chef et faire des révérences comme un troglodyte, en tournant la tête de côté et d'autre avec toute sorte de mouvements bizarres et délicats qui ne manquent jamais d'attirer l'attention de l'observateur.

C'est le petit chéri des ruisseaux de montagne, le colibri des eaux en fleur, amoureux des pentes rocheuses où l'eau se ride et des nappes d'écume autant que l'abeille aime les fleurs ou que l'alouette aime le soleil et les prés. De tous les oiseaux de montagne, aucun ne m'a réjoui autant au cours de mes vagabondages en solitaire – aucun, aussi régulièrement. Car, en hiver comme en été, il chante gaiement, mélodieusement, indépendamment du soleil comme de l'amour, sans rien demander d'autre pour l'inspirer que la rivière sur laquelle il habite. Lorsque l'eau chante, il faut qu'il chante aussi, dans le froid comme dans la chaleur, dans le calme comme dans la tempête, en accordant toujours sa voix avec beaucoup de sûreté: faible dans la sécheresse de l'été et dans celle de l'hiver, mais jamais silencieuse.

Durant les jours mordorés de l'été indien, après que la majeure partie de la neige a fondu et que les ruisseaux de montagne ont faibli – succession de flaques muettes reliées l'une à l'autre par les fils transparents et peu profonds d'une dentelle d'argent –, le chant du Cincle est à son étiage. Mais dès que les nuages de l'hiver ont fleuri, que les coffres-forts des montagnes se sont une fois encore emplis de neige, les voix des rivières et des cincles augmentent en puissance et en richesse jusqu'à la période des crues du début de l'été. Les torrents entonnent alors leurs hymnes les plus

imposants, et c'est aussi l'époque où le cantilène de notre chanteur est à son niveau le plus haut. En ce qui concerne le temps qu'il fait, pour lui jours de soleil et jours couverts se valent. Si joyeux que soient les oiseaux chanteurs, leur ramage connaît le plus souvent une éclipse en hiver, tandis que le Cincle vocalise en toute saison, même dans la tempête – et aucune, bien sûr, ne saurait être aussi violente que les cascades parmi lesquelles il se plaît à élire son domicile. Que le temps soit maussade ou agité, qu'il neige ou qu'il vente, il chante de la même façon, sans jamais une note triste. Pas besoin du soleil du printemps pour dégourdir sa chanson, puisqu'elle ne gèle jamais. Jamais rien de glacé ne sort de son gosier ardent; point de pialement plaintif ni de modulation à mi-chemin entre joie et chagrin : sa voix moelleuse, flûtée, est toujours accordée sur la franche allégresse, aussi exempte de tristesse que le clairon du coq.

Le matin, en montagne, lorsqu'il fait froid, c'est pitié que de voir de jeunes pinsons frigorifiés secouer la neige de leur plumage et sautiller comme s'ils cherchaient à être gais, puis se hâter de regagner leurs cachettes à l'abri du vent, gonfler leurs plumes sur leurs pattes et se blottir dans le feuillage, transis, le ventre creux, alors que la neige continue de tomber et que le temps ne fait pas mine de s'éclaircir. Le Cincle, au contraire, ne suscite jamais la moindre pitié, non pas qu'il soit particulièrement résistant, mais plutôt, semble-t-il, parce qu'il mène une vie de cocagne, étrangère à ce qui oblige à résister.

Par un matin d'hiver sauvage, où une généreuse tempête de neige balayait d'ouest en est et sur toute sa longueur la vallée de Yosemite, je sortis voir ce qu'il y avait pour moi à apprendre et à savourer. Une espèce de ténèbres grises et comme crépusculaires emplissait la vallée; les énormes murailles en étaient hors de vue; tous les bruits habituels, étouffés; et même les plus

puissants grondements des chutes disparaissaient de temps à autre sous le mugissement du vent. Sur les prairies, l'épaisseur de la neige poudreuse dépassait déjà un mètre cinquante, rendant totalement impossible toute longue marche sans raquettes. Je n'eus toutefois guère de mal à gagner un rapide de la rivière où vivait l'un de mes cincles. Je le trouvai chez lui, occupé à glaner son petit-déjeuner entre les galets d'un endroit peu profond de la berge et apparemment ignorant de ce qu'il y avait d'extraordinaire dans l'atmosphère. Il s'en vola bientôt sur une pierre contre laquelle battait le courant glacé, puis, se tournant le dos au vent, se mit à gazouiller avec la même délectation qu'une alouette au printemps.

Après avoir passé une heure ou deux avec mon favori, je m'en fus traverser la vallée, me frayant un chemin à travers les congères et m'y vautrant afin d'apprendre le plus précisément possible comment les autres oiseaux passaient leur temps. L'hiver, les oiseaux de Yosemite sont faciles à trouver, car tous, hormis le Cincle, se cantonnent sur le versant nord, ensoleillé, de la vallée, le côté sud se trouvant constamment dans la grande ombre glacée de la paroi. Et comme, du fait de leur exposition particulière, les bois de l'Indian Canyon sont les plus chauds, les oiseaux s'y rassemblent, surtout par mauvais temps.

Je trouvai la plupart des merles blottis du côté opposé au vent des plus grosses branches, où ils étaient à l'abri de la neige, tandis que deux ou trois des plus entreprenants faisaient des efforts désespérés pour atteindre des baies de gui en grim pant nerveusement par-dessus ces masses rondes chapeautées de neige, le dos dirigé vers le bas, comme font les pics. À tout moment, ils ébranlaient le bord instable de la couronne de neige, dont la poudre tombait sur eux, les renvoyant parmi les cris à leur bivouac, où, avec un frisson, ils s'abattaient brusquement entre leurs semblables, en faisant

entendre un babil à la fois grave et plaintif, tel celui d'enfants affamés.

Des pinsons s'affairaient au pied des plus grands arbres, picorant graines et insectes engourdis, rejoints de temps à autre par un merle excédé de l'échec de ses offensives contre les baies de gui. Les pics audacieux, quant à eux, grimpaient sur les côtés libres de neige des plus gros troncs et des branches cintrées des arbres de leur camp, volant brièvement d'un côté à l'autre du boqueteau, picorant çà et là les glands mis en réserve dans l'écorce et jacassant à tort et à travers, comme s'ils étaient incapables de rester tranquilles : à l'évidence, ils trouvaient le temps long, tels des voyageurs bloqués par l'orage dans une auberge de campagne. Les sitelles intrépides suivaient les crevasses des troncs comme à leur habitude, en poussant leurs notes bizarres, visiblement moins perturbées que leurs voisins. Les geais de Steller faisaient, bien sûr, plus de remue-ménage que tous les autres oiseaux réunis – sans cesse à aller et venir en grand fracas, comme s'ils avaient tous un paquet de neige fondante dans le gosier, et attentifs à profiter des occasions que leur fournissait la tempête pour marauder les réserves de glands des pics. Je vis aussi un aigle gris solitaire, qui bravait la tempête au sommet d'une souche de pin, un peu à l'écart du bois principal. Il se tenait droit comme un I, le dos au vent, une couche de neige accumulée sur ses épaules carrées – figure emblématique de résistance passive. Tous les oiseaux pris par la neige semblaient donc plus ou moins mal à l'aise, sinon véritablement malheureux. La tempête transparaisait dans le moindre de leurs mouvements, et, sans parler de mélodie, pas une note joyeuse ne sortait de leur bec, leur endurance à la fois craintive et sans joie offrant un contraste frappant avec l'allégresse spontanée, irrépessible, du Cincle, qui ne pouvait pas plus se retenir d'exhaler son doux chant qu'une rose, son doux parfum. Même si le ciel s'écroule, il faut